

2023

ANNALES

CULTURE GÉNÉRALE

CONCOURS
ECRICOME
PREPA

VOIE ÉCONOMIQUE ET

COMMERCIALE

TOUTES OPTIONS

SOMMAIRE

ESPRIT DE L'ÉPREUVE	PAGE 3
CORRIGÉS	PAGE 5
RAPPORT DU JURY.....	PAGE 13

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

■ ESPRIT GÉNÉRAL

L'épreuve de dissertation de culture générale vise à évaluer chez les candidats les capacités de réflexion et d'argumentation, appuyées sur la lecture des grands textes, que l'on est en droit d'attendre d'un étudiant de niveau Bac + 2. Elle s'inscrit ainsi dans l'esprit du programme officiel de culture générale des CPGE économiques et commerciales. Celle-ci caractérise en effet la dissertation comme un exercice permettant à l'étudiant de « montrer sa capacité à s'interroger, à conduire une pensée cohérente et à exploiter de manière pertinente ses lectures ». Il importe de rappeler qu'avant de constituer une épreuve de concours, la dissertation et son apprentissage visent, toujours selon les termes du programme officiel, à « former l'esprit à une réflexion autonome et éclairée ». C'est cette capacité de réflexion que l'épreuve du concours a pour fonction de mesurer, bien plus que de simples possibilités de mémorisation et de restitution.

■ SUJETS

Le candidat traite sous forme de dissertation l'un des deux sujets au choix :

- Dans le thème : le sujet, un énoncé bref, qui n'a pas nécessairement la forme d'une question, s'inscrit dans le champ général de la réflexion déterminé par le thème annuel. Que le sujet soit dans le thème ne signifie pas que le thème soit le sujet ! En d'autres termes, une simple récitation de connaissances acquises sur le thème, non soucieuse du sujet proposé, ne saurait constituer une dissertation satisfaisante, quels que soient l'intérêt et le degré de maîtrise des connaissances mobilisées.

- Hors thème : le sujet, qui a également la forme d'un énoncé bref, appartient aux champs les plus généraux de la réflexion, tels qu'ils sont présentés dans le programme (fixe) de première année. Ce sujet peut donner l'occasion à certains candidats de montrer leur originalité, à condition de disposer d'une culture préalable sur la question et d'avoir une capacité effective d'interrogation. Il ne doit surtout pas être considéré comme une planche de salut pour ceux qui n'ont pas travaillé le thème de deuxième année, et demande le niveau de culture générale attendu à l'issue de la première année.

■ PRINCIPES DE NOTATION

La notation prend en considération les grands critères de la dissertation :

- l'aptitude à prendre en compte l'énoncé dans sa singularité, à comprendre le problème dans sa profondeur et à en saisir l'enjeu ;
- la capacité à ordonner ses idées de manière vivante et claire, en évitant une simple juxtaposition de remarques, un plan mécanique et passe-partout, et l'énumération de références ;
- l'aptitude à conduire une pensée personnelle, à exploiter ses lectures et à mobiliser ses connaissances ; en matière d'auteurs et de références, il n'y a pas de passage obligé, tous sont accueillis avec bienveillance, pourvu qu'ils soient l'objet d'une maîtrise et d'une appropriation personnelles ;
- la présentation matérielle de l'écrit, la qualité du style, la correction de l'orthographe et de la syntaxe.

■ LE PROGRAMME

Le thème pour le concours 2024 est : « **La violence** ».

Aucune liste d'œuvres et d'auteurs n'est proposée. Chaque professeur, responsable de ses choix, détermine librement les œuvres philosophiques, littéraires ou autres, qu'il juge nécessaires à son enseignement.

CORRIGÉS

■ SUJET 1 (dans le thème)

« Être hors du monde »

Le premier problème que pose la lecture du sujet est celle de sa compréhension immédiate. L'intitulé prend évidemment les candidats à contre-pied, plus familiers avec la catégorie d'être-au-monde qu'avec l'expression « être hors du monde ». Aussi est-il très vraisemblable que la majorité d'entre eux se demande s'il est possible d'être hors du monde, en présupposant que « être » renvoie seulement à l'être humain. Le sujet ainsi compris deviendrait alors : est-il possible d'être, c'est-à-dire de vivre hors du monde ? Cette compréhension réduit la portée du sujet, sauf si le candidat précise et approfondit la radicalité ontologique du fait d'être au monde pour l'homme. Si « être hors du monde » est une possibilité, il faut en effet se demander si c'est une possibilité formelle ou réelle : est-ce une possibilité qui est pensable, sans correspondre à rien, ou bien est-ce une possibilité d'être pour l'homme ou tout autre être ?

Un deuxième problème qui surgit alors est celui de l'agent concerné : qui ou qu'est-ce qui est hors du monde ? Si toute action exprimée dans un verbe présuppose un sujet au sens grammatical et au sens actanciel, on peut basculer du verbe (« être hors du monde ») vers une interrogation portant sur l'être ou les différents êtres hors du monde. On ne s'attend pas ici à une énumération de tout ce qui se trouve dans un monde réel ou dans des mondes possibles.

Si une vénérable tradition a en effet séparé l'être éternel ou la vraie vie et la vie dans le monde, personne n'a admis qu'il était possible de vivre hors du monde. Mais si on considère que l'intitulé ne parle pas de l'homme exclusivement, alors il n'est pas absurde de supposer qu'un nombre, une loi, une œuvre d'art ne sont pas au/dans le monde et qu'on puisse les décrire comme des entités hors du monde. Dans ce cas, « être » ne signifie pas seulement l'existence humaine, mais renvoie aussi au domaine des idéalités ou de l'idéal qui forme un monde consistant.

Si « être hors du monde » est une manière d'être pour un certain nombre d'objets ou d'entités, d'une part, il n'est pas possible pour une chose d'être hors de tout monde possible (un monde des objets idéaux : des lois, des œuvres d'art) ; d'autre part, je n'existe précisément pas comme ce type de réalités. Par exemple, si le monde n'est pas hors de ma représentation, comme le dit la métaphysique moderne idéaliste, je suis pourtant hors du monde, comme la condition diffère du conditionné. Ce qui n'est pas sans soulever de profondes difficultés, car le sujet représentant existe bel et bien dans le monde, même s'il a tendance à l'oublier, par orgueil. Rien n'existe isolément sans appartenir à un

monde, et le sujet pensant ne peut oublier qu'il a une condition finie qui le rattache aussi au monde, comme le rappellera la phénoménologie.

Un troisième problème est celui de la définition du concept de monde. Les candidats peuvent partir de définitions et de dichotomies vues en cours : le monde sensible et le monde intelligible, le monde de l'être et le monde des idées, le monde intérieur et le monde extérieur. Dans ce cas, le travail de réflexion est déjà prédéterminé par des positions philosophiques, qu'il s'agit précisément de questionner. Par exemple, on peut soutenir qu'être hors du monde signifie se réfugier dans le monde intérieur face à une réalité insupportable. On peut illustrer cela par la « belle âme », souvent prise dans un sens péjoratif, pour signifier une vie en retrait ou une retraite à l'égard du monde. L'intérêt est alors de savoir si ce monde intérieur est réellement hors du monde. Est-ce que dialectiquement la négation de l'extérieur dans l'intériorité du sujet ne suppose pas cette présence de l'extérieur ? Pour nier le monde, encore faut-il que le monde demeure : sans quoi, la négation n'a plus d'objet. Même si le sujet se replie sur soi, il n'est pas certain d'échapper au monde.

On peut recourir à ces distinctions déjà faites sur les différents mondes, mais à condition d'éviter l'argument d'autorité. Il faut bien distinguer entre faire un usage dogmatique de la distinction entre le monde sensible et le monde intelligible –et se demander si le fait de parler de monde dans les deux cas ne relativise pas cette dualité, ce qui montre la difficulté à faire abstraction du monde.

Le dernier problème est celui de l'analyse de la préposition « hors » : « hors de » signifie « en dehors de », « à l'extérieur de », mais aussi « au-delà », si on ne se contente pas du seul sens spatial. Se pose alors la question de savoir s'il faut privilégier le sens propre. Faut-il donner à « hors de » le sens unique de « extérieur à » ? Si le candidat réfléchit au sujet dans tous ses aspects, il sera conduit à envisager l'extériorité au sens spatial et à la dépasser. En effet, la préposition « hors » ne conduit pas seulement à une analyse du monde en termes d'espace, mais aussi à étudier la position de *surplomb* qui peut être celle du sujet connaissant face au monde, comme dans l'objectivation scientifique du monde, où sujet et objet sont séparés.

Entre la nécessité existentielle d'être au monde et la possibilité formelle d'être hors du monde, la réflexion peut se rendre attentive aux modalités intermédiaires par lesquelles le sujet s'absente ou s'évade du monde. C'est alors l'occasion de montrer que le monde ne se réduit pas à l'univers au sens physique. Peut-être même l'existence humaine se déploie-t-elle comme un glissement perpétuel entre différents mondes (monde extérieur/monde intérieur, monde public/monde privé, monde perçu/monde imaginaire...). Ce pouvoir de ne pas être assigné à un monde en particulier sans avoir la possibilité d'être absolument « hors monde » renverrait alors à la question de la liberté.

Quelles sont les thèses que le candidat peut traiter face à un tel sujet ?

Une *première thèse* est celle de la surprise face à la prétention d'avoir une position extra- ou supra-mondaine. Si le monde est un englobant universel ou la totalité de ce qui est, a été ou sera, être hors du monde semble une *impossibilité*. Tout ce qui existe à titre d'être particulier ou fini implique la condition mondaine. Même si on réduit le monde à la représentation d'un sujet, comme dans le cas de l'idéalisme, rien n'existe qui ne soit fonction des formes de la représentation qui sont celles de la position, de l'existence dans le monde. Ainsi l'extériorité renvoie à l'espace qui est une des formes de la représentation de tout ce qui est au monde. La même remarque vaudrait aussi du temps. L'existence particulière suppose une insertion dans le monde et une traduction de celle-ci en termes de coordonnées spatio-temporelles. L'extériorité ne peut donc avoir lieu qu'à l'intérieur du monde. La distinction entre la tour et l'arbre que je vois dans mon champ perceptif n'est possible qu'à l'intérieur d'un espace particulier, qui renvoie au monde comme tout. De même, l'assassinat de Jules César aux Ides de Mars est un événement qui se rattache au continuum temporel, en rapport avec ses causes et ses effets dans l'histoire. Les épicuriens ont ainsi démontré l'absurdité d'un monde et d'un espace finis. Si je suppose un monde fini, et si je me situe à l'extrémité du monde où je lance un javelot, où ira ce dernier ? L'espace où se trouve le monde ne peut se rapporter à absolument rien. Je suis obligé de penser que le javelot ira *quelque part*, car un espace renvoie à un autre espace ou est contigu à un autre espace.

Ensuite, on ne peut pourtant pas se contenter de dire que le monde étant tout ce qui est, rien n'est hors du monde. S'il faut toujours être déjà dans le monde, pour penser la dualité de l'intérieur et de l'extérieur, le monde comme ensemble ordonné n'a pas toujours existé sous sa forme actuelle. Qu'on admette un néant originel ou une matière préexistante, il y a bien une différence entre le monde actuel et les différents états par lesquels il est passé pour être ce qu'il est.

À partir de là, soit le monde s'est formé tout seul, de façon immanente ; soit le monde suppose un être infini qui est hors du monde, car il l'a créé ; soit il apparaît comme un cosmos à un être fini qui peut en même temps dépasser sa propre existence particulière et celle de son milieu pour se représenter le monde comme un tout. Dans ces deux derniers cas, cela suppose un être capable de dépasser, de *transcender* le monde, bref d'être hors de celui-ci au sens de « au-delà ».

Ce serait l'objet d'une *deuxième thèse*. La supra- ou l'extramondanéité est alors pensable si on suppose un ou des êtres faisant exception à la loi de l'existence spatio-temporelle, et qui sont hors du monde, car ils échappent à la finitude. Elle est aussi pensable, si par cette supramondanéité, on entend

que l'esprit humain peut dépasser sa propre limitation, sans la renier, pour se représenter le monde actuel ou un autre monde.

Dans le cas d'une organisation immanente, si tout vient de la matière et des lois de la nature, aucune extériorité au monde n'est possible. Nécessité et contingence des combinaisons atomiques expliquent la naissance et la destruction de notre monde et de tous les autres mondes existants. Le monde n'a pas de dehors, non parce qu'il est fini, mais parce qu'il n'y a rien hors de lui : on est forcément dans le monde au sens de l'univers et dans un monde au sens étroit d'une galaxie.

Pour ce qui est de la transcendance divine, on peut évoquer l'exemple des religions qui font de Dieu le créateur du monde, y compris de la matière. Dieu est à la fois unique, extérieur au monde car transcendant celui-ci, et cette singularité exprime sa solitude absolue. On peut insister à la fois sur cette transcendance qui sépare Dieu du monde, et rappeler qu'il s'occupe du monde, sous la forme de la Providence. La transcendance de Dieu qui n'est pas de ce monde n'exclut pas un rapport avec celui-ci, en le créant et en assurant sa pérennité, voire en s'occupant du salut des hommes. La transcendance n'implique donc pas nécessairement l'indifférence au monde, comme celle des dieux épicuriens qui ne s'occupent pas des mortels.

On illustrera le cas de la transcendance humaine par la possibilité propre à l'esprit humain de s'échapper du monde, de le fuir ou de le recréer à sa façon grâce à la pensée et à l'imagination. Si le monde semble une prison, c'est parce que le grand esprit ou l'esprit tout court se sent comprimé, aliéné ou limité par son temps, son époque, son entourage –ou bien parce que la curiosité de l'esprit le pousse à dépasser les colonnes d'Hercule et à nier les limites du monde actuel, prises à tort pour celles du monde en général –ou bien enfin parce que l'esprit éprouve sa force créatrice dans les œuvres où il peut produire un autre monde, par exemple une œuvre au sens artistique ou la critique de la société (une utopie). Qu'il s'agisse de la pensée rationnelle qui dépasse les limites de l'expérience routinière, ou de l'imagination qui crée un monde, il est possible de suspendre un certain temps la nécessité qui nous lie à notre corps et à cet espace-temps du monde pour voir, imaginer, penser le monde comme un horizon plus large. Pour cela, il faut s'extraire et s'abstraire du monde ambiant. On peut alors se demander comment penser le rapport entre le monde dont on part et le monde, pensé, imaginé auquel on parvient.

Si on reconnaît à l'homme une telle sortie hors du monde, on peut se demander s'il faut encourager cette attitude qui peut prendre les différentes formes de l'escapisme, de la fuite hors du monde. L'objet d'une *troisième thèse* serait de discuter cette conduite. Si on s'en tient au particulier, cela ne semble viser que les anticonformistes en tout genre : des anachorètes épris de pureté, aux

adeptes d'un mode de vie alternatif, critiques de la société de consommation, jusqu'aux *geeks* qui éprouvent une vie plus intense en jouant dans des mondes parallèles. Le problème est cependant plus global.

La science moderne, comme le souligne Arendt, a fait perdre à l'homme le centre (physique) du monde, en le plongeant dans l'immensité cosmique. Si la vision et la pensée de l'homme vont jusqu'aux plus lointaines étoiles et au-delà, c'est pourtant *ici et maintenant*, dans ce monde qu'il lui faut vivre. La question ne serait alors pas de savoir comment avoir une vision scientifique du monde, sans préjugés anthropocentriques, mais de revenir dans le monde et d'y habiter, avec la conscience de la relativité cosmique de notre place dans l'univers. Penser le monde à travers les catégories de la représentation scientifique ne suffit pas pour traduire la participation concrète de l'homme au monde. Si l'homme croit être dans un rapport de coprésence à tout ce qui est grâce à ses moyens d'exploration et de communication, peut-être que le monde se dérobe à lui. C'est peut-être ce que nos contemporains visent quand ils veulent un rapport plus authentique à la nature, quand ils souhaitent un mode de vie plus frugal, débarrassé de tout ce qui est superfétatoire. Si les morales ascétiques veulent détacher l'homme du monde, assimilé à la concupiscence, on voit plutôt aujourd'hui une tendance inverse à retrouver le monde, par-delà les médiations culturelles, économiques et sociales qui nous enferment dans des rythmes de vie subis.

On peut alors se demander, avec la phénoménologie, si l'homme peut rester durablement dans une position de distance, de surplomb ou de séparation face au monde. Le monde comme horizon où existe l'homme est peut-être ce qui lui est plus proche que son propre corps. Si je suis atteint d'une grave maladie, la souffrance n'est pas seulement circonscrite à mon corps, elle vient aussi du fait que mes possibilités d'être risquent d'être limitées. Il y a des activités que je ne pourrais plus faire, des lieux auxquels je ne pourrais plus accéder : tout comme ma santé, mon être-au-monde en est affecté dans sa globalité. L'homme n'est pas dans le monde comme l'eau est dans la carafe, mais il s'annonce son existence à partir du monde. Cet être-au-monde constitue une relation existentielle spécifique qui rend possible la dualité entre ce qui est immanent et ce qui est transcendant au monde. Soit, avec Sartre, on insiste sur la liberté qui permet à l'homme de transcender l'état actuel du monde vers des possibles. L'homme pourrait toujours ainsi sortir de ses aliénations partielles dans le monde, car sa liberté fait qu'il n'est pas une chose du monde. Soit on insiste davantage, avec Merleau-Ponty et Husserl, sur ce rapport *charnel* au monde de la vie, qui se manifeste dans la perception en chair et en os des choses mêmes. On voit là une tension peut-être inévitable entre la liberté qui s'affirme par la

négligence de ce qui la rattache au monde et le désir d'une relation apaisée, d'une communion avec celui-ci.

■ SUJET 2 (hors thème)

« Avoir de l'esprit »

L'expression est à rapprocher aussi d'autres comme « faire de l'esprit », « mot d'esprit » ou « trait d'esprit ». Ce rapprochement fait comprendre qu'avoir de l'esprit n'est pas donné à tout le monde. Ce n'est pas une qualité que l'on a naturellement. « Avoir de l'esprit » n'est pas la chose la mieux partagée. C'est une propriété distinctive, voire élective.

Le sujet ne requiert pas une analyse *métaphysique* de l'esprit par opposition au corps ou à la matière, ou une analyse *psychologique* du mental. « Avoir de l'esprit » n'est pas « Avoir un esprit » ou « Qu'est-ce qu'un esprit ? ». Il est donc peu utile de traiter des doctrines du spiritualisme et de l'idéalisme. Le candidat peut se rappeler, en s'aidant du français, que « spirituel » ne renvoie pas seulement à l'esprit, distingué du corps, ou au pouvoir spirituel, distingué du pouvoir temporel. Le terme renvoie à l'expression d'une vivacité intellectuelle, d'une richesse de points de vue sur l'homme et le monde, ainsi qu'à l'aptitude à faire des bons mots. Il y a une dimension *intersubjective* de l'esprit, car on n'a pas de l'esprit pour soi seul ; une dimension *langagière*, car cet esprit se manifeste par un certain rapport à la langue, une façon de dire, de sous-entendre, d'évoquer, et de (se) faire comprendre ; une dimension *culturelle et historique*, car il y a un milieu propice à cette culture non scolaire de l'esprit, comme dans les salons littéraires, où s'est formé l'art de la conversation.

Ceci posé, quels sont les différents aspects sous lesquels analyser le sujet ?

Le candidat peut se demander si on parle de *quelqu'un* ou de *quelque chose*. Or cette expression « avoir de l'esprit » se dit aussi bien d'un auteur que d'une œuvre (littérature, cinéma) : une pièce peut avoir de l'esprit, tout comme un écrivain. L'esprit en question ne se réduit pas à une qualité formelle de l'œuvre, à une faculté particulière de l'homme et semble se rapporter à ce « je-ne-sais-quoi » qui rend un être, un propos ou une œuvre intéressant, sans être didactique ; stimulant, sans être scandaleux ; original, sans être excentrique ; plaisant, sans être trivial ou grossier. On pourrait multiplier ce genre de distinctions.

Pour mieux appréhender cet esprit, on peut évoquer dans le domaine de la vie courante la façon dont on peut montrer qu'on a de l'esprit, en se servant d'un certain nombre d'oppositions. « Avoir de l'esprit » s'oppose à *ceux qui n'en ont pas*, même s'ils sont intelligents au sens théorique. On peut être

un expert reconnu, un savant éminent et n'avoir aucun sens de ce qui peut rendre la compagnie humaine plaisante ou agréable, dans le cas du commerce quotidien.

Avoir de l'esprit s'oppose aussi à *ceux qui s'en tiennent à une vision convenue des choses*, et qui, comme Monsieur Homais, croient penser alors qu'ils ne sont que l'écho des discours de leur temps. Le pédant, le conformiste, le cuistre, le philistin ont certes un esprit, mais on dira qu'ils n'ont pas de l'esprit. On pourrait alors définir cet esprit que l'on peut avoir, sans l'avoir nécessairement, comme une forme particulière d'intelligence. Par les rapprochements inattendus qu'il autorise, il pourrait être situé du côté du jugement, partageant avec lui une intelligence peu commune et irréductible à toute procédure de connaissance. C'est une intelligence qui se caractérise surtout par sa vivacité, son agilité, sa promptitude et la pénétration de ses vues. Aussi se manifeste-t-elle plus particulièrement dans l'art social de la conversation, plutôt que dans le débat ou dans la discussion rationnelle.

Ensuite, le candidat peut aussi réfléchir aux *modalités de l'avoir* : est-ce qu'on acquiert cet esprit, à la suite d'une éducation, ou bien est-il appris sans être enseigné ? On peut connaître la langue française sur le bout des doigts et ne pas avoir d'esprit. La compétence linguistique, la capacité d'énoncer une infinité de messages formellement corrects dans une langue donnée, n'implique pas celle de faire un mot d'esprit. Si Monsieur Jourdain fait de la prose sans le savoir, on n'a pas de l'esprit sans le savoir, sauf si on désigne par là une inspiration qui dépasse la conscience. Ce dernier sens serait trop étroit ici. Il n'y a pas de traités pour avoir de l'esprit, car imiter les mots d'esprit de quelqu'un montrerait précisément qu'on n'a pas d'esprit ! Un orateur s'entraîne avec des lieux communs, mais avoir de l'esprit suppose une certaine souplesse intellectuelle, l'art de saisir le *kairos*, et d'exprimer sous forme d'un jugement ou d'une formule bien sentie ce qu'un raisonnement ferait de façon laborieuse.

C'est à ce moment que le candidat peut se demander si cette façon de penser et de parler, qui est aussi une façon d'être en société, n'a pas quelque chose de distinctif au sens excluant du terme. « Avoir de l'esprit » peut devenir un jeu avec les significations usuelles, une façon ironique de se conduire, une distance à l'égard des codes sociaux, mais n'est-ce pas un jeu ambivalent ? On peut mettre en parallèle cette conduite et la fonction que Bergson donne au rire : reconnaître la mécanisation de la vie et la rendre plus souple. Quand dans une société, chacun a tendance à se prendre au sérieux et quand tout devient rigide, le rire permet de corriger cette fixation de la vie, en restituant l'élasticité du corps et de l'esprit. Avoir de l'esprit aurait alors du rapport avec l'humour et permettrait de détendre l'atmosphère, d'être moins guindé dans son rapport avec autrui. Si celui qui a de l'esprit le manifeste, pour rendre la vie plus animée, plus intéressante, on aurait là quelque chose

de positif. Au contraire, si celui qui a de l'esprit s'en sert pour dénigrer, pour décharger sans discernement sur autrui ce que Nietzsche appelle « la mitraille de la petite méchanceté », alors ce pourrait être une sorte de jubilation à blesser autrui pour marquer sa supériorité et l'humilier.

Enfin, le candidat peut souligner comment nos contemporains cherchent l'équivalent de cette conduite distante, mais pas détachée, ironique, mais sans l'intention de blesser, au fond bienveillante, mais sans illusion sur la vie. Par exemple, en usant à tout bout de champ du terme « *cool* », on indique l'effet recherché, la diminution du stress et de l'agressivité. On ne parle pas de la cause, cet esprit qui n'a rien de l'intelligence abstraite, qui saisit les enjeux d'une situation et l'exprime dans un éclair, en vue de susciter un regard d'étonnement renouvelé sur l'existence et sur les travers de la vie en société.

RAPPORT DU JURY

■ APPRÉCIATION GÉNÉRALE DES CORRECTEURS

Dans l'*introduction* de la dissertation, les correcteurs regrettent parfois une longueur excessive. L'*introduction* prend souvent la forme d'un résumé de la dissertation, que l'argumentation ne fait que développer, ce qui dévalorise la démarche interrogative de l'épreuve. Or, la dissertation ne se réduit pas à une de ses parties, qu'il faudrait davantage travailler que les autres. **L'introduction, l'argumentation et la conclusion forment un tout**, où le candidat pose des questions et se confronte à des problèmes, sans avoir la prétention de les résoudre.

Ensuite, de trop nombreux candidats ont du mal à *définir* les termes du sujet dans l'*introduction*. Le terme de « monde » n'est pas univoque, on peut et on doit le penser avec d'autres concepts, comme ceux de *nature*, d'*univers*, sans parler de concepts plus abstraits comme celui de *totalité*.

Dans le cas de l'*annonce du plan*, on déconseille vivement l'usage d'une table de matières : « I, a, b, c », souvent présente dès l'*introduction* et que certains candidats répètent au début de chaque partie. La langue française dispose de *connecteurs logiques*, en nombre suffisant, pour se passer de cet expédient. Ce schématisme rassure faussement le candidat qui croit avoir une argumentation rigoureuse alors qu'elle n'est que formelle.

Dans l'*argumentation* proprement dite, on déplore un des problèmes récurrents de l'épreuve : l'usage d'un catalogue de références, souvent mal citées (sans titre), voire mal orthographiées, qui donne l'illusion d'un savoir exhaustif. Ce n'est pas ce qu'on attend du candidat : une référence bien travaillée et mise en rapport avec le sujet a une plus grande valeur que ces listes de pseudo-connaissances souvent mal assimilées.

On insistera aussi sur le rôle des *transitions* entre les parties : elles permettent d'articuler une pensée et d'éviter de faire de la copie une simple succession contingente de parties, dont l'ordre serait arbitraire.

Enfin, si la valeur d'une copie ne dépend pas de sa longueur, des copies trop brèves (de trois pages par exemple) ne permettent pas au correcteur d'évaluer la réflexion du candidat. On recommande donc au candidat d'exploiter convenablement toute la durée de l'épreuve pour faire une copie d'une longueur suffisante, afin que le correcteur l'évalue dans les meilleures conditions.

■ BARÈME

Il n'y a pas à proprement parler de barème pour la dissertation de Culture générale. Comme il s'agit d'un concours et non d'un examen, on ne cherche pas à vérifier l'accès à un niveau minimal requis, ce qui pourrait se traduire de façon quantitative, par des points. On classe les candidats en permettant à l'épreuve de jouer pleinement son rôle dans ce classement, au même titre que les autres. À cette fin, la note renvoie à une appréciation qualitative fondée sur les remarques précédentes et sur les erreurs relevées ci-dessous.

■ LES ERREURS LES PLUS FRÉQUENTES

Pour ce qui est de l'analyse du *sujet n°1*, les correcteurs ont remarqué les erreurs suivantes :

- l'erreur la plus fréquente est une **reformulation arbitraire du sujet**, soit parce que le sujet est mal compris, soit parce qu'il est plus facile pour le candidat d'utiliser des corrigés de sujets vus en classe pendant l'année. Par exemple, « Être hors du monde » devient ainsi : « Peut-on fuir le monde ? », « Existe-t-il un au-delà du monde ? », « Peut-on quitter le monde ? », « Peut-on s'extraire, s'échapper du monde ? », « Peut-on sortir du monde ? », « Est-il possible de quitter le monde ? », etc. – Certains candidats ont pris prétexte du sujet pour traiter de « la pluralité des mondes ». Le candidat a le droit et même le devoir d'interpréter le sujet, mais pas d'en changer à sa guise, sous risque de faire un hors-sujet. L'intitulé du sujet choisi est suffisamment général pour faire des recoupements avec d'autres sujets, éventuellement traités en classe. Le sujet donné le jour de l'épreuve conserve cependant toute son originalité, qu'il faut souligner comme telle ;

- une autre erreur est une **absence de justification sur les différents sens de monde** : certains candidats ont ainsi pris « monde » au sens de « monde physique » ou de « monde social », sans donner de raison sur la pertinence d'un tel choix. Il ne s'agit pas d'épuiser tous les sens possibles de monde, mais d'expliquer pourquoi, au cours de l'argumentation, le candidat privilégie tel sens. De nombreux candidats confondent aussi « être hors du monde » et « être hors d'un monde », ce qui donne une orientation différente au sujet posé ;

- une autre erreur est de **fuir la difficulté du sujet** ; comme le candidat a souvent vu en cours l'être-au-monde de l'homme, il semble paradoxal, voire absurde d'envisager son être hors du monde, surtout si on présuppose (à tort) que c'est seulement l'homme qui est visé par l'intitulé du sujet. C'est la raison pour laquelle certaines copies ont vu l'être-hors-du-monde comme une impossibilité

physique, voire comme une marginalité sociale, et ont insisté sur le nécessaire être-au-monde de l'homme, ce qui enlève tout intérêt à la dissertation ;

- à cette erreur, s'ajoute celle qui ignore le **questionnement ontologique du sujet** : si le candidat a le droit de penser que, d'un point de vue existentiel ou phénoménologique, seul l'homme a un monde ou que le monde n'a de sens que par et pour l'homme, il ne peut considérer que tout autre questionnement est *a priori* superflu. Rares ont été les copies à évoquer le cas de la transcendance de Dieu ou à se demander s'il y a des êtres, des entités qui n'existent pas dans notre monde, mais qui sont quand même. Dans cette épreuve, on n'attend pas des candidats une maîtrise technique de questions difficiles, mais il est possible de traiter de ce thème avec la culture générale. Par exemple, au lieu de se demander quel est le statut des idées platoniciennes ou du monde intelligible, sujet ardu, le candidat peut se demander si un personnage de fiction existe, s'il existe dans un monde possible, et en tirer les conséquences pour son analyse du sujet posé ;

- à cette ignorance du sens ontologique, se lie un **aplatissement des enjeux spéculatifs du sujet par un traitement sociologisant et anthropologique**. Les sciences humaines et sociales comme la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie, etc. ont de nombreuses choses à nous dire pour ce qui est de l'appartenance au monde, à une classe sociale, ou de la représentation symbolique du monde. Réduire le sujet posé à de vagues considérations sur l'obligation de vivre en société ne fait pas honneur à la sociologie ! Les sciences humaines et sociales ne sont pas destinées à cautionner l'usage de banalités, mais à questionner les concepts usuels par lesquels les acteurs sociaux pensent leur condition ;

- enfin, la préposition « hors » a été trop peu étudiée, *faute d'une analyse précise des termes du libellé*. Comme on l'a indiqué dans le corrigé ci-dessus, l'analyse de cette préposition est le pivot de la copie. Elle permet aux candidats les plus vigilants de comprendre que le sujet renvoie à la question de la transcendance et de la liberté ou encore à la question d'une représentation imaginaire du monde.

Pour ce qui est du *sujet n°2*, les correcteurs ont remarqué que les candidats ne font pas la distinction entre « Avoir un esprit » et « Avoir de l'esprit ». Cette confusion conduit les candidats à avoir une approche métaphysique du sujet, et donc trop étroite du sujet, au lieu d'avoir une vision plus large à partir du cours de culture générale.

■ LES BONNES IDÉES DES CANDIDATS

Ce que les correcteurs ont apprécié dans les copies des candidats :

- utiliser la référence à l'*époque* husserlienne et les analyses de Heidegger ou de Merleau-Ponty pour penser le monde comme phénomène, ou la présence de l'homme au monde ;
- penser le retour au monde de l'homme en s'appuyant sur des analyses esthétiques ;
- faire référence à Arendt pour articuler une réflexion sur l'espace public avec la nécessité de cultiver une pensée personnelle face à la massification des individus ;
- éviter la dichotomie du dedans et du dehors, en analysant les prises de distance à l'égard du monde par la méditation, la contemplation esthétique, la foi extatique, l'utopie idéaliste du visionnaire ;
- s'intéresser à ce qui est hors du monde : Dieu, l'animal, les choses, un personnage de fiction ;
- à partir de considérations sur le monstre et l'immonde, questionner ce que signifie le monde.

■ CONSEILS AUX FUTURS CANDIDATS

- Fuir le mirage des « copies parfaites », avec des notes excellentes et qu'il faudrait imiter : la note d'une copie dépend du lot de chaque correcteur, il n'existe pas de bonne ou de très bonne copie en soi. Le jour de l'épreuve, c'est la qualité de vos références et la pertinence de votre travail intellectuel qui comptera ;
- avoir un regard *neuf*, voire naïf sur le sujet posé, même si on l'a déjà traité en classe ;
- penser à la nature *ouverte* de l'épreuve qui est une dissertation de *culture générale*, ce qui suppose de prendre en compte tout ce qui peut nourrir une réflexion, qu'il s'agisse de la philosophie, de la littérature, de l'art, du cinéma, de la musique, etc. sans jamais privilégier un seul axe.